*Ami du Clergé* du 17 juin 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Dominicales liturgiques.** — XXVII. *9e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de la grandeur de Dieu (I), 177.

**Mois du Sacré-Cœur.** — IV. *4e Vendredi de juin :* Postcommunion de la messe du Sacré-Cœur, 179.

**Entretiens sur l'Action Catholique.** — XXI. L'action apostolique sur les milieux sociaux, 181.

**La Sanctification de la journée.** — XII. *Les exercices de piété* (suite) : La sainte communion. 2° La communion fréquente, 182.

**Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise.** — XL. L'apologétique de S. Paul, 183.

**Sylva rerum...**, 184.

## DOMINICALES LITURGIQUES

### XXVII

### 9e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DE LA GRANDEUR DE DIEU (I)

Mes frères,

L'évangile de ce jour nous offre un exemple à méditer de ce zèle qui brûlait dans l'âme de Jésus et, y brûlant toujours, est capable d'enflammer le nôtre. « *Le zèle de ta Maison brûle en moi* » (Ps. LXIX, 10).

Vous connaissez la scène. Les circonstances de ce geste, passionné, de notre divin Maître, le mettront en pleine lumière, pour votre édification.

Le temple d'Hérode était alors en construction, sur l'emplacement du temple de Salomon et de celui qui suivit la captivité. Riche, vaste, éclatant, il accumulait pierres, bois, marbres rares, métaux précieux. Le Sanctuaire était établi sur des murs de soutènement énormes encore visibles aujourd'hui. Quatre parvis de plus en plus élevés à mesure qu'on approchait du « *Saint* » étaient appelés, le premier « parvis des Gentils », les païens eux-mêmes y pénétraient ; le second « parvis des femmes » israélites, le troisième « parvis des Israélites », le quatrième « parvis des prêtres ». Le parvis des Gentils, esplanade gigantesque, était un lieu de réunion animé et bruyant, et aussi banque, marché, épicerie, volière, bergerie et champ de foire. Les changeurs s'affairaient, donnant en échange de monnaie grecque ou romaine des pièces juives pour que chacun pût acquitter l'impôt « en rachat de son âme ». Des lévites tenaient boutique de sel, farine, vin, huile, encens. Au moyen d'un « sceau » acheté à l'entrée, les fidèles pouvaient acheter près des prêtres un bélier, une chèvre, un veau, un taureau qui serait immolé au son des trompettes d'argent. Discussions, cris, vociférations donnaient réellement le climat d'une « caverne de voleurs ».

Jésus, arrivant au milieu de ces mercantis, fut indigné. Il noua quelques cordes en fouet et se mit à frapper les maquignons du parvis, à renverser les tables et les pupitres des commerçants et des changeurs. Protestation révoltée de l'âme ardente du Fils de Dieu : « *Il est écrit*, leur dit-il : *Ma maison est une maison de prière, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs* ». Il avait réagi, comme le Fils qui aime son Père ».

Pour comprendre cette « sainte colère », il suffit de se rappeler que Jésus connaît son Père : « *Moi, je le connais... mais vous, vous dites qu'il est votre Dieu, et vous ne le connaissez pas. Moi, je le connais et je garde sa parole* » (Jo., VIII, 55). Et parce qu'il le connaît, il lui rend l'honneur qu'il mérite : « *J'honore mon Père et vous, vous m'outragez* » (*ibid.*, VIII, 49). L'oubli et le mépris où beaucoup d'hommes laissent tomber le premier de leurs devoirs, celui de l'adoration de Dieu, le premier et le plus grand, a pour cause, c'est évident, l'ignorance de Dieu.

Aussi, je crois utile de vous prêcher la grande réalité oubliée : Dieu est grand, — sa grandeur doit être reconnue et adorée avec fidélité dans les temples qu'il s'est choisis.

I. — *Dieu est grand, infiniment grand*

Nous avons chanté au Graduel le Ps. VIII. « *O Seigneur, notre Seigneur, que votre Nom est admirable par toute la terre ! Laissez-moi chanter votre gloire dans les hauteurs des cieux ! Quand je contemple les cieux, œuvre de vos doigts, la lune et les étoiles que vous y avez placées, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ?* »

Tous les jours l'Eglise, par la voix de centaines de milliers de prêtres, d'hommes et de femmes consacrées à cette œuvre essentielle, l'œuvre de la louange, l'œuvre de Dieu, « opus Dei », chante la grandeur de Dieu : « *Venez, acclamons joyeusement le Seigneur.* Crions notre allégresse au rempart de notre salut. Accourons devant lui ! Que nos hymnes lui disent notre jubilation ! Car c'est le Seigneur, le grand Dieu, Roi plus puissant que les plus grands des anges, qui tient en main les profondeurs de la terre aussi bien que les cimes des monts. A lui la mer, c'est lui qui l'a faite ; et aussi la terre, ses mains l'ont façonnée. *Venez, prosternons-nous et adorons. A genoux devant Dieu, notre Créateur !* Car c'est lui notre Dieu — et nous, son peuple et brebis de son pâturage. »

Dans ces chants composés sous l'inspiration du St-Esprit se trouve exprimée et mise en relief la souveraine grandeur de Dieu. C'est le Verbe de Dieu qui, en prenant la grandeur humaine, a importé lui-même sur cette terre l'hymne qui, de tout temps, se chante dans les cieux. Unissant à lui l'ensemble de la communauté humaine, il se l'associe dans ce cantique de louange. C'est dire la valeur et la nécessité de l'*office divin*, chanté ou récité au nom de l'Eglise. De nos jours, de nombreux laïcs en apprécient le charme et les fruits et, pieusement, disent chaque jour le bréviaire,... après la sainte messe, la plus excellente des œuvres.

Mais il serait vain de nier que, si la louange abonde de jour et de nuit, grâces à Dieu ! un grand nombre d'hommes, actuellement, errent parmi les idoles et parfois s'agenouillent devant elles, ainsi qu'il est écrit : « *Le peuple s'assit pour manger et boire ; puis ils se levèrent pour leurs divertissements infâmes* » (I Cor., X, 7). Ils se livrent à l'impudicité, ils font servir leurs membres à l'impureté, pour vi-

vie dans le péché (Rom., VI, 13). Et leur cœur gâté leur tourne la tête. « *Ils préfèrent les ténèbres à la lumière, parce qu'ils font le mal* ».

Ils cherchent une excuse à leur folie, ils veulent se donner raison. Alors, fièrement, superbement, ils se déclarent « rationalistes ». C'est la dernière trouvaille... Dans les campagnes étonnées de pareilles affirmations comme dans les cercles studieux des villes, la déesse éphémère de la Révolution recrute ses adorateurs que, chaque dimanche, la radio inonde d'un flux de raisonnements (!) et de pointes à l'adresse de la prédication catholique. Rationalistes ! Rien de nouveau sous le soleil. Déjà, Jésus voyait ses auditeurs s'insurger, au nom de la raison, contre la Vérité dont il leur révélait la splendeur, comme si le devoir et la gloire de la raison humaine n'étaient pas de confesser la grandeur de l'Intelligence infinie qui l'a faite !

De la grandeur de Dieu, il est un témoin irrécusable, entre mille autres. C'est S. Paul, le converti du chemin de Damas, qui gardait vivante au fond de son âme l'impression de cette foudroyante intervention de Dieu dans sa vie qui rendit aveugles ses yeux mais lumineux son esprit. Pour lui, Dieu, c'était bien l'infiniment Grand, Maître du monde qu'il tient en sa main, Gouverneur de toutes ses créatures qu'il attire ou qu'il captive d'un seul coup, comme un aigle qui fond sur sa proie. Vous aurez profit à l'écouter. Il parle aux Athéniens (Act., XVIII). A Athènes, ville universitaire, il y avait quatre écoles de philosophes : aristotéliciens ou matérialistes, néoplatoniciens ou sceptiques, épicuriens cherchant le bonheur dans le plaisir de l'esprit, stoïciens prônant une morale de l'action... et naturellement, une multitude d'idolâtres, au point qu'il « sentait en son âme une vive indignation au spectacle de cette ville pleine d'idoles ». Paul, dominant la foule, prêche d'emblée le vrai Dieu, qui est inconnu : Dieu Créateur, Immense, Incorporel, Indépendant, Providence des individus, des nations, du genre humain ; disposant tout pour se faire chercher et connaître, « lui qui cependant est présent partout et surtout à l'intime de l'homme qui est son fils ». Ainsi, les faux dieux sont condamnés. Les hommes doivent se préparer au jugement universel par la foi au Ressuscité.

« Athéniens, leur dit-il, je vous juge éminemment religieux. J'ai trouvé chez vous un autel avec cette inscription : Au Dieu Inconnu. *Celui que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer.* »

1° « *Le Dieu qui a fait le monde... n'habite point dans des temples faits de main d'homme.* »

S'il a fait un monde si beau, il n'a guère besoin de vos petits temples. Les Athéniens croyaient, en effet, que les dieux des lieux s'attachaient aux temples, aux statues, et y résidaient. « *Il n'est point servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses* ». Les dieux des païens avaient besoin qu'on les servît dans leurs temples. Le vrai Dieu est indépendant des honneurs que lui rendent les hommes. Il demande cependant un culte, mais un culte spirituel « en esprit et en vérité ».

2° Il est le Dieu-Providence. C'est lui qui donne la vie... S'il la donne, c'est qu'il la possède lui-même. Il est le Dieu Vivant.

Sa Providence s'étend au monde entier. « *D'un seul homme il a fait sortir tout le genre humain, pour peupler la surface de toute la terre, ayant déterminé pour chaque nation la durée de son existence et les bornes de son domaine* ». Quelle belle leçon d'histoire et de géographie ! Les Athéniens étaient « racistes » autant que raisonneurs. Avec orgueil, ils se croyaient nés avec le sol athénien, différents des autres hommes, les barbares... C'est de l'histoire toute récente. S. Paul leur enseigne l'unité du genre humain. Pourquoi, alors, les hommes diffèrent-ils tant ? C'est que Dieu leur a donné une part du temps pour leur histoire et une part d'espace pour leur géographie. Mais, dans quel but Dieu s'occupe-t-il d'eux ?

3° Il est la Cause de ce que nous sommes. « *C'est afin que les hommes le cherchent et le touchent, comme à tâtons ; quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être...* »

Il veut que les hommes le cherchent afin de prendre contact avec lui comme avec une personne présente qu'on ne voit pas, mais qu'on toucherait dans l'obscurité... Avec quelle facilité l'Apôtre entraîne ses auditeurs à une vie intérieure qui « contacte » Dieu ! Et cependant il n'est pas loin de chacun de nous. Notre vie, notre mouvement physique ou moral, notre existence ne se soutienne que par l'influence de ce milieu qui est Dieu. Dieu est la cause de notre vie, la cause de notre liberté, de notre action.

Nous sommes sa postérité, ses enfants. « *Nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or, de l'argent, de la pierre, sculptés par l'art et le génie de l'homme* ». Puisque ce qu'il y a de plus ressemblant à Dieu, c'est notre âme, si nous voulons une image de Dieu, ce n'est pas dans le matériel qu'il faut le chercher, ni même dans la beauté artistique, mais dans l'intime de nous-mêmes. Pour trouver Dieu, rentrez en vous-mêmes. Et ceci rejoint la parole évangélique : « *Le Royaume de Dieu est au dedans de vous* » (Luc, XVII, 21).

Tout l'univers est plein de sa magnificence...
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

II. — *Les temples humains de la divinité*

Mais, sa loi sainte, sa loi pure est le plus riche don qu'il ait fait aux humains. Il se donne lui-même. Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime... « *Les ordonnances du Seigneur sont droites, elles réjouissent le cœur ; elles sont plus douces que du miel, que du miel de rayons* » (Ps. XVIII. *Offertoire).* Ce qui, plus que tout au monde, réjouit le chrétien, c'est que, par la grâce, il est, depuis le baptême, le temple de Dieu qui habite chez lui, d'une présence d'ami. Bien avant que les hommes aient songé à consacrer à Dieu des demeures de pierre ou de marbre, le grand Dieu, créateur et gouverneur du monde s'était réservé comme temples spirituels enveloppés de chair les cœurs de ses créatures (I Cor., III, 16 ; II Cor., VI, 16).

Ce n'est pas une simple visite. Les trois personnes divines sont établies à demeure. « Les saints portent Dieu ; leur âme est au ciel, car Dieu l'habite », dit S. Augustin. « *Nous vivons en société avec le Père et son Fils Jésus-Christ* », dit S. Jean (I Jo., I, 3). C'est une habitation que Dieu veut permanente et dont chaque communion rend plus profonde et plus efficace l'influence intime. En ce temple que vous

êtes, les trois personnes divines agissent sans cesse : le Père entoure son enfant de bonté et de tendresse, le Verbe inonde l'âme de lumière, le St-Esprit d'amour et de force. C'est la vie de Dieu même communiquée dès ce monde à ses enfants, la « vie divinisée ».

Par quel aveuglement l'homme est-il si facilement séparé d'un Dieu qui l'élève à une telle grandeur, le réjouit d'un si céleste festin ? Par le péché mortel, l'homme « divinisé » redevient un homme, c'est-à-dire une pauvre créature de misère qui flotte au gré de ses passions comme une épave sur des eaux furieuses. Il n'est plus guidé par la Lumière : il est le jouet des forces mauvaises... Et le temple de Dieu n'est plus, hélas ! que ruine lamentable ou édifice « désaffecté » : c'est la profanation d'une âme que Dieu appelait à chanter sa gloire.

* *

Vous, du moins, chrétiens fidèles, soyez ce temple, soyez cet autel fixe où « le sacrifice se perpétue jour et nuit » (Origène), car la vie du Christ demeure en vous, permanente, vous invitant à vous offrir vous-mêmes comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu (Rom., XII, 1), cet autel où, dans un sanctuaire intime, le Christ, par la communion, vient s'offrir au Seigneur, pour sa gloire.

« Alors, disait le Père à Ste Catherine de Sienne, l'âme chante un cantique délicieux, en s'accompagnant sur un instrument dont les cordes rendent une sainte harmonie pour la gloire de mon nom. C'est l'harmonie des puissances de l'âme et des sens extérieurs. Tous mes saints *ont pris des âmes* par cette harmonie. Le premier qui la fit entendre est mon Verbe bien-aimé, lorsqu'il revêtit votre humanité et que, l'unissant à la divinité, il joua sur la croix cette musique ineffable qui ravit le genre humain ».

Cette liturgie intime, vous le voyez, est accordée à celle du Christ de l'autel, du Christ du ciel.

Il nous reste à montrer, dans une prochaine instruction, comment le Christ Jésus, le Christ-Roi est le centre du culte liturgique dans le temple éternel du ciel et dans les temples terrestres qui le préfigurent. *Amen.*

---

## MOIS DU SACRE-CŒUR

### IV

*(4e Vendredi de juin)*

POSTCOMMUNION DE LA MESSE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Après avoir lu la *communion*, c'est-à-dire cette antienne qui reste du psaume chanté autrefois pendant la communion du prêtre et des fidèles, le célébrant revient au milieu de l'autel, se tourne vers les assistants pour les inviter, en disant : *Dominus vobiscum*, à s'unir à la prière qu'il va faire et rejoint une dernière fois le côté de l'épître pour l'oraison finale dite *Postcommunion*.

Des livres liturgiques, et les plus anciens, l'appellent le plus souvent : *complenda* ou *oratio ad complendum*, oraison pour finir. C'est celle des trois oraisons que nous avons méditées qui finit la messe. Et nous le verrons, elle donne vraiment le mot de la fin.

Par ce qu'elle énonce elle se distingue de la collecte et de la secrète : la collecte rappelle l'objet de la fête et demande sa grâce spéciale ; la secrète présente le sacrifice et en implore les fruits ; la postcommunion s'autorise de la communion pour solliciter ses abondants effets dans notre âme. La collecte est l'oraison de la fête, la secrète celle du sacrifice, la postcommunion celle de la communion. La collecte est la prière de l'assemblée, catéchumènes et fidèles ; la secrète celle des assistants, les fidèles ; la postcommunion, celle des participants, communiants spirituellement et surtout réellement.

C'est ainsi que la postcommunion de la messe du Sacré-Cœur nous fait demander d'abord d'une façon générale le fruit de la communion d'une telle messe : la ferveur et ensuite d'une manière plus détaillée les effets de cette ferveur : le mépris des choses terrestres et l'amour des choses célestes.

C'est bien le mot de la fin : Jésus doux et humble de cœur, brûlez mon cœur au feu du vôtre.

I. — *La ferveur*

« *Que vos saints mystères, Seigneur Jésus, nous remplissent d'une divine ferveur...* »

C'est la première partie, la demande générale de notre prière : la divine ferveur. Que l'adjectif mérite ici de retenir notre attention !

Comme le remarque le P. Faber « combien peu de personnes pourraient donner une définition de la ferveur si on la leur demandait » *(Le Progrès de l'âme,* chap. 26). Car pour beaucoup, la ferveur n'est qu'une ardeur, qu'un élan, qu'une poussée sensible sous l'influence de circonstances extérieures ou de dispositions intimes meilleures ou d'une grâce passagère de Dieu.

La solennité d'une fête, la beauté d'une musique, l'atmosphère de toute une assistance en prière ont ému à ce point notre sensibilité que nous nous sentons soulevés, portés, mus comme du dedans, comme par un essor naturel, comme dans notre seul milieu respirable, vers la piété, la vertu, le sacrifice...

Ou bien un acte généreux d'amour de Dieu, qui nous a fait triompher d'une tentation ou vaincre l'égoïsme, a eu son retentissement et sa récompense jusque dans notre émotivité : « Mon cœur et ma chair tressaillent vers le Dieu vivant » (Ps. LXXXIII, 3).

Ou encore le Seigneur daigne nous visiter ce jour-là, nous faire éprouver la présence sentie de sa grâce, nous inonder de consolations sensibles...

Ferveur tout cela ? Oui, ferveur de la sensibilité, du sentiment, du cœur. Mais non pas ferveur spirituelle, de la volonté, de l'âme.

Certes, ce n'est pas chose condamnable. Mais ce n'est que ferveur de surface, ferveur de surcroît, dont il est bien de savoir se servir quand on la possède, mais dont il est mieux de savoir se passer quand on ne la possède pas.

Car la ferveur vraie, surnaturelle, « divine », n'est pas affaire de sensibilité, mais élément de volonté ; ce n'est pas une poussée passagère du dehors, mais un dynamisme intérieur constant ; c'est « une force vitale sans cesse en mouvement et qui exerce sur l'âme une pression uniforme et silencieuse » (**Faber**, *Le Progrès de l'âme*, XXVI), ou comme le définit S. Basile « le désir ardent, invariable, constant de plaire à Dieu en toutes choses » *(Regula brev.).*

Nous la reconnaîtrons surtout à ce signe qu'elle n'est pas soumise au flux et au reflux des circonstances et de nos impressions, mais stable, uniforme à travers toutes ces fluctuations de notre sensibilité.

Car elle est comme un haut degré de la charité ou de l'amour de Dieu et du prochain, qui nous porte par conséquent à pratiquer ardemment cette charité, et avec elle, toutes les autres vertus vis-à-vis de Dieu, de nous-mêmes ou du prochain, puisque la charité commande et résume toute la loi : *plenitudo legis... dilectio* (Rom., XIII, 10).

Une telle ferveur, il est logique que nous la demandions à Dieu comme grâce de notre participation aux saints mystères de la fête du Sacré-Cœur. Comme la dévotion dont elle est si voisine, la ferveur vient, s'entretient, s'accroît de la méditation habituelle de la bonté, de l'amour de Dieu.

Or, cette messe ne nous présente-t-elle pas continuellement l'image du Cœur de Jésus et ne nous fait-elle pas entendre ses paroles à Ste Marguerite-Marie : « Voilà le Cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit en retour qu'ingratitude et outrages » ? Cette messe ne nous a-t-elle pas uni au plus grand témoignage d'amour que ce cœur ait donné à Dieu son Père et au monde en se sacrifiant pour lui et pour nous ?

Cette communion que nous venons de faire, spirituellement ou sacramentellement, n'a-t-elle pas uni notre pauvre cœur au cœur tout brûlant d'amour de N.-S. au point qu'il est tout embrasé de ses divines flammes comme chante, justement et sans hyperbole, le cantique populaire ?

II. — *Les effets de la ferveur*

La fin de l'oraison va préciser et détailler cette grâce spéciale de la fête ; elle déclare : « *afin qu'ayant goûté la suavité de votre doux cœur, nous apprenions à mépriser les choses terrestres et à aimer les célestes*. »

Plus d'une fois au cours de l'année les oraisons du Missel expriment ce saint désir du détachement, jusqu'au dégoût, de ce qui se passe pour nous attacher exclusivement à ce qui demeure. Il ne faut pas s'en étonner. La ferveur est ardeur de charité et toute la vie spirituelle ne se résume-t-elle pas dans le progrès de la charité, dans l'amour de Dieu par-dessus toutes choses ? Mais ici, nous sommes vraiment dans les meilleures conditions voulues pour demander que se réalisent en nous ces merveilles de l'âme fervente. Car c'est la ferveur qui nous révèle la suavité du cœur de Jésus mieux que tout, au point de nous détacher de tout ce qui n'est pas son amour, pour adhérer totalement à lui.

Cette suavité du cœur de Jésus nous pouvons la connaître par notre raison. Même un incroyant qui lit l'Evangile ne laisse pas d'être touché de la douceur, de la patience, de la mansuétude du cœur du Christ.

Nous la connaissons mieux encore à la lumière de la foi. Quels abîmes d'amour entr'ouvre devant nous la foi que tant de bonté, de miséricorde, de sacrifice pour nous soit le fait d'un Homme-Dieu ! L'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, ne sont-ce pas là les sommets de l'amour ?

Cette suavité du cœur de Jésus, des âmes la perçoivent, la sentent pour ainsi dire avec leur amour. Comme l'amour humain, plus que l'amour humain, la charité est singulièrement intuitive. Elle devine, elle perçoit, elle éprouve des choses et avec une vivacité que ni la raison, ni la foi elle-même, toute seule, ne peuvent ni apprécier ni goûter. Un saint qui n'a d'autre instruction sur le mystère et la vie du Christ que son catéchisme élémentaire en sait plus long sur les trésors du cœur de Jésus et en savoure davantage les charmes qu'un théologien sans la charité avec tout son appareil de patristique et de syllogismes. N'est-ce pas ce que signifiait N.-S. quand il disait : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux petits » (Math., XI, 25).

Et c'est le cas de l'âme fervente, puisque la ferveur est ardeur de charité pour mieux connaître, aimer et servir Dieu. Quoi d'étonnant que les amabilités du cœur de Jésus se découvrent à elle jusqu'à l'absorber ? Le cœur qui aime ne voit plus que son amour.

Alors, les choses de la terre, leurs attraits, leurs sollicitations, leurs joies perdent leur relief, elles n'existent plus. Elles sont fascination pour l'âme tiède ; elles n'ont aucune prise sur l'âme fervente. Au fur et à mesure que cette ferveur s'élève à la perfection et à la sainteté, elle neutralise l'attirance des joies de ce monde, elle en détache l'âme de plus en plus ; elle en inspire même ce souverain mépris qui va chez les saints à un tel radicalisme qu'il nous effraie, parce que nous ne sommes pas de ces âmes possédées de l'amour de Dieu par-dessus tout.

La ferveur apprend à mépriser les choses terrestres ; mais... parce qu'elle enseigne à aimer les choses célestes.

Elle porte avec un tel élan à s'unir à Dieu par les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité ; elle entraîne si continuellement à la pratique de toutes les autres vertus petites ou grandes, que vraiment il n'y a plus que cela, l'aspect divin, surnaturel céleste des choses, des personnes, des événements, au milieu desquels elle évolue, qui intéresse l'âme fervente. C'est son milieu, son atmosphère, son univers. *Nostra autem conversatio in cælis est* (Phil., III, 20).

* *

Parmi les promesses du Sacré-Cœur à Ste Marguerite-Marie, il en est une qui s'accorde bien à cet enseignement. Vous l'avez deviné, c'est celle-ci : les âmes tièdes deviendront ferventes.

Promesse faite certes à la dévotion au Sacré-Cœur en général. Cette dévotion est le culte de l'amour, amour pour amour, la mise en pratique du précepte de S. Jean : « Aimons Dieu puisqu'il nous a aimés le premier » (I Jo., IV, 19). Et la ferveur n'est pas autre chose qu'un degré supérieur de l'amour (IIa-IIæ, q. 72, a. 2, ad 2).

Mais cette ferveur est plus spécialement la grâce de la pratique de la sainte communion, tant recommandée par Jésus à Ste Marguerite-Marie : « Tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre..., tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois tout de suite, la grâce finale de la pénitence » (*3e grande apparition et lettre à la Mère de Saumaise*, mai 1688). Les sacrements sont les porteurs de cette charité dans nos âmes. Mais entre tous les sacrements, celui que N.-S. a institué pour l'amplifier, c'est l'Eucharistie : le baptême la donne, la confirmation l'affermit, la pénitence la rend, mais l'Eucharistie l'augmente et l'accroît, elle la porte à un plus haut degré, elle lui communique la ferveur.

## ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

### XXI

### L'ACTION APOSTOLIQUE SUR LES MILIEUX SOCIAUX

Mes frères,

Il ne suffit pas de voir l'importance des cadres, des groupements divers, au milieu desquels se déroule notre vie. Il faut avoir le souci de les transformer.

D'abord parce que nous-mêmes, les tout premiers, nous ne serons pas toujours les plus forts. La pression sociale s'exercera sur nous avec une telle puissance que nous serons emportés. Ne serait-ce que par un souci de légitime défense, il nous faut agir.

A combien plus forte raison, alors, si nous songeons à tous ceux qui vivent comme nous et n'ont pas la force que nous donne notre vie chrétienne. Ils sont absolument sans protection, surtout les jeunes. C'est donc un devoir de générosité, d'amour vrai, de notre part, que de venir à leur secours.

Mais comment ? C'est la question angoissée que se posent tant d'âmes chrétiennes en face du monde paganisé qui les entoure, et à laquelle nous allons essayer de répondre.

#### I. — *Rester dans son milieu*

Cette phrase peut avoir un sens odieux si on la prend trop à la lettre. Cela reviendrait à dire qu'aucun chrétien, quel qu'il soit, n'aurait le droit de quitter le milieu providentiel où Dieu l'a fait naître. Ce serait absurde.

Les dons naturels, les goûts, les circonstances, peuvent amener un jour un fils de paysan à partir pour la ville, un terrien à se faire marin, un ouvrier à monter dans l'échelle sociale. Même s'il y a dans ces changements un motif peu élevé : amour du gain, ambition, ce n'est pas forcément une faute morale.

Mais ces possibilités de changement n'ont qu'un temps. Un jour vient où la vie nous fixe définitivement. Le cadre de notre existence est alors dessiné pour jusqu'à la fin de notre séjour ici-bas.

C'est là qu'intervient l'appel chrétien. Il a pu demander à d'autres de se refuser, par dévouement, par renoncement apostolique, à une ascension ou à un changement légitimes. Il demande maintenant à tous de regarder en face la réalité de leur vie.

Rester dans son milieu n'est pas uniquement une question matérielle. On peut y être présent de corps tandis que l'esprit est absent. On s'évade, en quelque sorte, par l'imagination, de sa vie réelle. On cherche ailleurs le bonheur et la paix dont on a besoin.

Et c'est tellement compréhensible ! Il y a des milieux de travail qui sont tellement inhumains qu'on en a la nausée et qu'on cherche ailleurs un air pur pour respirer. Sentiment excusable, certes, mais ne voyez-vous pas combien cela peut être dangereux, tant pour l'individu qui y perd son équilibre, que pour le milieu lui-même, qui, privé de ses meilleurs éléments, s'enfonce dans le matérialisme le plus bas.

Pour rester en esprit dans son milieu, il faut l'aimer. Mais un chrétien peut le faire. Il n'y a pas ici-bas de groupements d'hommes si dépravés, si abandonnés, qu'il ne s'y révèle quelque bien. Savoir découvrir cette étincelle cachée sous la cendre, l'or ou le diamant sous leur gangue de terre, c'est le travail passionnant du chrétien quand il aime.

Mais il aimera assez pour être clairvoyant. Il serait bien peu chrétien, l'homme qui épouserait à ce point, tous les jugements, les attitudes, les passions du milieu dans lequel il vit, qu'il ne pourrait plus songer à le juger. S'il y a du bien partout, il y a aussi, hélas ! du mal, et souvent en plus grande quantité. Ce mal, une âme loyale et croyante ne peut l'admettre. De toutes ses forces, elle le repousse, dut-elle faire souffrir ses frères et accepter momentanément leur inimitié. Nous avons tous entendu S. Paul nous dire comment il aimait à la fois, et critiquait, avec la même exigence, les israélites, ses « frères selon la chair », ceux de sa race, ceux de son milieu.

Voir le mal, voir aussi les insuffisances, ce qui manque de bien pour que ce milieu social puisse être épanouissant. Le chrétien est un perpétuel insatisfait. Il veut toujours du mieux, et ne sera content qu'au ciel.

#### II. — *Chercher à y être agissant*

Il y a pour cela un moyen infaillible, qui est de chercher de toutes ses forces à réaliser, pour son propre compte, l'idéal chrétien du milieu dans lequel on est.

N'est-ce pas, en même temps, unifier notre vie ? Avant de chercher des à-côtés, des suppléments, bien faire, d'abord, ce que nous avons à faire. Paysan : être travailleur, amoureux de son sol, fier de ce qu'il produit ; ouvrier : être consciencieux et compétent, adroit, rapide et minutieux ; commerçant : être serviable et empressé, débrouillard et toujours bien achalandé ; et l'on pourrait continuer longtemps la liste des situations sociales et des qualités qu'elles réclament. Vous savez cela, m. f., mieux que vos prêtres, puisque c'est votre vie. Et vous avez la notion très claire de ce que nous voulons dire en parlant d'un ouvrier chrétien, d'une mère de famille chrétienne, d'un médecin chrétien. Des êtres chez qui il n'y a pas seulement juxtaposition d'une vie de piété et d'une vie sociale, mais pénétration de l'une par l'autre.

Cela suffirait-il à transformer notre milieu ? Non, mais ce sera la cognée mise à la racine de l'arbre, la charrue engagée dans le sillon. C'est par là qu'il faut obligatoirement commencer. Et n'est-ce pas parce que trop de chrétiens ont donné le triste spectacle d'une vie païenne dès qu'ils avaient quitté leur église et que le monde s'est paganisé autour de nous ?

Mais ajoutons tout de suite que le simple témoignage d'une vie honnête et droite ne sera pas suffisant pour remonter le courant qui nous emporte. On aime assez parler aujourd'hui d'un christianisme qui « fasse choc », c'est-à-dire qui étonne, qui pose des problèmes. La préoccupation est excellente, si l'on entend faire choc non par de simples affirmations, des mots qui s'envolent, mais par des actes.

Il faut, pour agir dans notre milieu, que l'idéal que nous en réalisons soit de telle qualité, qu'il émerge à ce point au-dessus des attitudes courantes, qu'il ne puisse pas ne pas être remarqué.

Et c'est là que l'effort devient dur.

Car, vouloir être chrétien totalement dans notre profession, par exemple, pourra nous demander de l'héroïsme. Il nous faudra savoir rester loyaux quand tous mentent autour de nous, dévoués et consciencieux quand il n'y aura qu'égoïsme ou « combine », honnêtes au milieu de gens déloyaux. Pour tout dire, il nous faudra accepter une moindre réussite humaine, et même, dans les cas extrêmes, un échec. Etre le meilleur n'est pas forcément être celui qui réussit le

mieux, au moins sur le moment. Mais nous avons des exemples qui nous montrent la voie. Notre grand S. Louis poussa la loyauté jusqu'à rendre une province : la France, en définitive, n'y perdit rien.

Ce n'est que lorsque nous aurons porté ce témoignage très pur qu'il nous sera donné de pouvoir parler avec quelque fruit. Parfois, ce sera très tôt, à d'autres moments, beaucoup plus tard. Ne pressons pas le mouvement de Dieu. Il saura bien nous montrer avec assez de clarté, le jour qu'il aura jugé bon, qu'il faut dire quelque chose et comment le dire. Comme aux prophètes d'Israël, hésitant devant des missions délicates, il mettra sur nos lèvres la parole opportune, que notre attitude antérieure, la plupart du temps, aura appelée.

Et ce travail ne sera jamais fini, car, progressivement, il faut amener les âmes de nos frères de l'hostilité à la sympathie, puis à la croyance, à la ferveur ensuite et, pour finir, à la sainteté. N'ayons donc pas peur de nous mettre tout de suite à la tâche : elle est d'une ampleur telle que toute notre vie n'y suffira pas.

### III. — *S'y compromettre*

Le plus difficile, c'est d'accepter un jour de sortir de la foule anonyme, de se singulariser, de devenir le point de mire de beaucoup.

Certes, il y a une façon de se singulariser qui n'est pas chrétienne : c'est celle qui est à la base d'orgueil, ou, tout au moins, de vanité. Il y a, à ce sujet, une manière de parler de l'élite, de son rôle, qui ne doit pas être notre idéal. On y soulignerait seulement le fait d'être distingué des autres, de s'en séparer par la pureté et l'excellence de sa vie.

Le vocabulaire de l'Action Catholique emploie plus couramment un autre mot, qui n'est pas parfait non plus, mais qui marque mieux le double désir de rester en contact avec son milieu et d'y être un ferment actif : c'est celui de « militant ». Mais ne nous est-il pas familier à tous, depuis notre catéchisme ? N'avons-nous pas toujours entendu parler d'une Eglise « militante », à côté de l'Eglise souffrante et de l'Eglise triomphante ?

C'est à une attitude de ce genre que nous convie l'Action Catholique. Elle nous demande, en bons fils de l'Eglise, de lutter, comme elle et en elle, sur le terrain même où la Providence nous a placés.

Toute vie est une lutte, un effort. Et, dans un corps qui veut à la fois grandir et se prémunir contre les dangers qui le menacent, il y a toujours des organes particulièrement actifs qui assurent mieux cette défense et cet accroissement.

Ainsi dans l'Eglise. Il lui faut, parmi ses fidèles, des militants. Il faudrait même que tous le soient, peu ou beaucoup. Sera meilleur chrétien non pas celui qui aime à se mettre en avant — il y en aura toujours trop hélas ! — mais celui qui ne craindra pas de renoncer à ses aises, à sa tranquillité, pour se mettre au service de tous.

Que si nous n'avons pas le courage d'être de ceux-là, sachons du moins les respecter et leur rendre hommage. Ne confondons jamais le désir de paraître et d'être complimenté, qui est toujours odieux et l'est plus encore en apostolat, avec le dévouement vrai, persévérant, sincère et humble.

Celui-là, l'Eglise le réclame. Elle s'étiole et pourrait mourir si elle n'avait pas les promesses de la vie éternelle, parce que trop de ses enfants le lui refusent.

* *

C'est une vue de foi qui doit nous soutenir dans notre effort apostolique. La tâche peut paraître immense, au-dessus de nos forces, ces foules déchristianisées sont si loin de Dieu, et tout ce qu'il y a en elles de structures sociales est si déchristianisant !

Souvenons-nous cependant que la volonté de Dieu qui désire que « tout homme soit sauvé » reste entière, et qu'il nous demande de garder toujours confiance, puisqu'il a « vaincu le monde ».

---

## LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

### XII

#### Les Exercices de piété (suite)

##### LA SAINTE COMMUNION

##### 2° *La Communion fréquente*

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu s'abaisser jusqu'à demeurer sous les apparences, si modestes, d'un petit morceau de pain ? Il mériterait assez notre éternelle reconnaissance, s'il n'avait décidé de s'humilier de la sorte, que pour nous prouver, par sa présence réelle et permanente dans le Tabernacle, son immense amour ! Sans doute, quelle consolation pour le chrétien qui adore le Saint-Sacrement, de savoir que Dieu est là, tout près, aussi près qu'il l'était, jadis, de Marie, de Joseph, des Apôtres ! Comme il est doux pour l'âme, d'être sûr qu'il est disposé à donner à toute heure, audience à qui veut dire et ses joies et ses peines !...

Oui !... Mais enfin, quand, le Jeudi Saint, après avoir institué la divine Eucharistie, il la distribua aux siens, il ne dit pas : « Adorez », ou bien : « Priez ! ». Il dit, seulement et clairement : « Prenez et mangez-en tous ! » Adorons l'Hostie sainte, bien sûr, puisqu'elle est Dieu, et prions-la avec confiance. C'est trop peu, si nous nous en contentons. Car si Jésus a daigné se faire hostie, c'est, avant tout, par-dessus tout, pour être notre *nourriture*. Nous devons donc nous nourrir de lui.

Réfléchissons sur cette vérité ; et puissent ces réflexions et celles qui viendront dans la suite, aboutir, pour chacun d'entre vous, à cette résolution pratique : Où que je sois ; quelque soit ma situation ou mon état de vie, je ferai tout mon possible pour communier souvent.

Pourquoi ?

Tenons-nous-en aux motifs classiques : nous communierons souvent, tous les jours s'il se peut, surtout chaque fois que nous serons à la messe, parce que c'est l'intérêt de notre âme, le désir de la Sainte Eglise et la volonté de N.-S. Jésus-Christ.

* *

C'est l'intérêt de notre âme.

La vie, non seulement la vie du corps, mais plus encore la vie de l'âme est une lutte sans fin. Qui niera que notre âme est menacée par la mort qui la guette de toute part ? Nous passons notre temps, nous dépensons nos énergies à combattre. C'est pour nous l'occasion de glorieuses victoires ; mais combien plus souvent n'avons-nous pas à enregistrer de dégradantes défaites ? Nous succombons plus que nous ne vainquons ! La mort terrasse, en beaucoup, la vie, — la mort, c'est-à-dire le péché !

L'Eucharistie n'a pas pour fonction (nous ne l'ignorons pas) de nous *rendre* la vie : elle est un « sacrement des vivants ». Mais elle est une force qui munit l'âme pour des combats sans cesse renaissants.

Si tant d'âmes succombent, ne serait-ce pas de faim qu'elles meurent ? Si elles se nourrissaient vraiment ! Si elles consentaient à se laisser pénétrer de cette force divine que donne la communion fréquente, quelle sauvegarde elles trouveraient contre les chutes toujours possibles !

Toutes les chutes ne sont pas mortelles ; il en est qui causent, tout de même, si légères qu'elles paraissent, des blessures qui produisent des déperditions de grâce, donc de vie. Une restauration est nécessaire ; pour cela, il faut se soumettre au régime de l'Eucharistie. Mais pour que son action soit efficace, elle demande à être reçue souvent. Il s'agit de suralimentation : il n'est pas indiqué de ménager la nourriture ; l'aliment de la veille, à plus forte raison celui d'il y a huit jours ou un mois (ne parlons pas de celui de l'année passée) ne saurait suffire pour aujourd'hui ! Qui ne le comprend ? « Ce Pain, disait S. Augustin, est le remède de notre quotidienne infirmité. »

Allons plus loin. Réparer les effets du péché, ce n'est pas en détruire les causes. Notre âme se voit attaquée, sans cesse, par les passions et par le démon, par toutes sortes d'ennemis du dedans et du dehors. Elle a besoin, un besoin permanent, de beaucoup d'énergie et de vigueur. Or, le Psalmiste l'a dit : « C'est le pain qui soutient le courage de l'homme » (Ps. CIII). Mais convenons-en : quel pain plus rempli de force que le Corps d'un Dieu ? « Quelle vie plus capable de nous affermir dans les périls de la tentation que la vie du Christ béni en qui tout proteste contre les iniquités vers lesquelles nous inclinent nos appétits dépravés, violemment excités par le mauvais esprit qui médite et veut notre ruine ? » (Monsabré.) Et parce que c'est tous les jours que nous sont livrés les mêmes assauts, c'est tous les jours que nous devrions puiser à la source du courage.

Mangeons le Pain des forts ! Rien ne saurait résister à qui *s'en nourrit* et sait se l'assimiler. Orgueil, désobéissance, impureté, tout fléchit devant ce Pain mystérieux, parce que ce Pain, c'est celui qui fut l'Humble, le Soumis, le Chaste par excellence. Nourrissons-nous-en abondamment, et nous pourrons, de pied ferme, attendre l'ennemi : il n'aura plus en nous d'obligeants complices ; il s'y heurtera, au contraire, à la divine Victime, qui, par sa mort, détruisit son empire.

Le rôle de l'Eucharistie n'est pas seulement de refaire après les défaites ou de nous protéger contre les attaques ; elle augmente en nous la grâce, comme les autres sacrements des vivants, mais en une mesure particulière. Comment ne pas le comprendre, quand on se souvient que, dans les autres sacrements on reçoit la grâce, tandis que par l'Eucharistie c'est l'auteur même de la grâce qui vient en nous.

L'Eucharistie est à notre âme ce qu'est à la plante le soleil. Elle la fait grandir, lui donne tout son éclat, toute sa saveur ; elle l'amène à maturité.

* *

Un éducateur de grande expérience écrivait, il y a quelques années : « Quant à nous, lorsque nous avons rencontré de belles âmes, âmes d'enfants, âmes d'adolescents, âmes de jeunes gens, qui voulaient encore monter dans le dévouement, le sacrifice, la pureté et l'amour, nous leur avons conseillé la communion quotidienne. Beaucoup se récriaient ; quelques-uns se montraient dociles. Chaque jour, à l'heure matinale où le soleil jette des flots de vie sur le monde de la nature, le soleil de justice et de bonté venait en elles. Les rayons divins pénétraient l'intelligence, la volonté, la sensibilité, et préparaient toutes les victoires de la foi. A tous les témoins de leur vie, ils apparaissaient chaque jour plus lumineux dans leurs croyances, plus ancrés dans leurs convictions, plus âpres dans leurs durs labeurs, plus généreux et plus charmants dans leur dévouement, plus joyeux et plus fiers dans leurs plaisirs. Ils savaient ce qu'il faut faire de sa vie ; ils le faisaient, ils étaient heureux » (Abbé Rouzic).

Retenons encore la belle leçon que donnait récemment un petit Jociste : « Non seulement il gardait son cœur pur, ses yeux clairs, dans une ambiance immonde ; non seulement il supportait les quolibets, mais ripostait à ses compagnons de travail, et ne se lassait pas d'entreprendre la conquête de son réfractaire milieu. Et comme on s'étonnait de son courage, et comme on lui demandait son secret, il répondit simplement : « Comment je fais ? Je communie, et quand j'ai communié, je n'ai plus peur : Jésus et moi on part ensemble » (Abbé Thellier de Poncheville).

* *

Bref, si nous voulons que notre âme vive (et nous devons le vouloir) il n'y a pas d'autre moyen efficace, en vérité, et sûr : nourrissons-nous fréquemment du Pain vivant.

## BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

### XL

#### L'APOLOGÉTIQUE DE SAINT PAUL

Avant de constater le développement du christianisme dans le monde païen, malgré les persécutions romaines, il ne sera pas inutile de connaître les *idées maîtresses* que S. Paul développait dans ses prédications.

* *

Pendant un quart de siècle — 40 à 67 — S. Paul accomplit une œuvre immense. D'Antioche où il débuta avec Barnabé, à Rome où il tomba sous le glaive de Néron, l'apôtre fut appelé à prendre la parole devant des auditoires les plus variés. Il s'adressa tantôt à des « *Juifs purs* », c'est-à-dire vrais, sincères et très versés dans les Ecritures ; tantôt à des « *païens de la plus haute culture* », comme à Athènes, ou de « *la plus grande ignorance* », comme à Lystres où il fut pris pour Mercure et Barnabé pour Jupiter. En toute circonstance, il sut merveilleusement s'adapter à l'esprit et à la culture de ses auditeurs. Nous avons, pour nous renseigner sur son argumentation dans ces milieux divers, deux sortes de documents : les *Actes des Apôtres* et les *Epîtres* même de S. Paul.

Les Actes nous ont rapporté les points essentiels de *trois* de ses discours : le premier prononcé dans la synagogue d'Antioche de Pisidie (XIII, 16-41), s'adresse à un auditoire où l'élément juif prédominait ; les deux autres, celui de Lystres (XIV, 14-16) et ce-